# JUDITH ET HOLOPHERNE,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

# JUDITH

ET

# HOLOPHERNE,

Episode de la première guerre d'Espagne,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Marie Emmanuel Guillaume Marguerite de Lambert

PAR MM. THÉAULON, NÉZEL ET OVERNAY.

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,

SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL,

LE 26 AOUT 1834.



PARIS.

J. N. BARBA, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR,

DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS, A CÔTÉ DE CHEVET.

1834

| PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|---|---|
| LE COMTE DE RIVOLI, général. | M. DERVAL. |
| D. ANTONIO DE GOMEZ, seigneur espagnol. | M. BOUTIN. |
| D. MÉRINOS, son vassal, petit campagnard. | M. ALCIDE TOUZEZ. |
| THÉRÉSINA, sa parente. | M[lle] DÉJAZET. |
| PREMIER AIDE-DE-CAMP DU GÉNÉRAL. | M. MASSON. |
| DEUXIÈME AIDE-DE-CAMP. | M. LEMEUNIER. |
| Femmes du village. | |
| Capucins. | |
| Officiers français. | |

La scène se passe en Andalousie, en 1808.



IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
rue de Verneuil, n. 4.

# JUDITH ET HOLOPHERNE,

## VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

## ACTE PREMIER.

Un petit jardin fermé dans le fond par une haie de jasmin ; quelques orangers çà et là ; un banc de gazon, des siéges de jardin.

### SCENE PREMIERE.

THÉRÉSINA, *seule.*

( *Elle est couchée dans un hamac de coton comme ceux qui sont en usage dans l'Amérique espagnole. Ce hamac est attaché à deux orangers. Thérésina, la tête appuyée sur un bras, se balance nonchalamment tout en fumant sa cigarette.* )

Air : *Tyrolienne de mad. Malibran.*

Au beau pays où tu vis la lumière,
Où tu n'es plus, pauvre Thérésina,
Quand le sommeil évitait ta paupière,
Tu l'appelais par ce doux moyen-là.
Ah ! ah ! ah !

(*Elle se balance.* )

### SCENE II.

THÉRÉSINA, MÉRINOS, *ouvrant la porte à gauche du public.*

MÉRINOS. Toujours cette porte ouverte !.. et dans un moment où la cavalerie française est en maraude dans ces campagnes !.. Ah ! Thérésina !.. Thérésina ! vous gardez bien mal toutes les richesses que la nature vous a données ! comme qui dirait votre cœur, vos charmes et autres trésors qu'il est superflu de détailler !

THÉRÉSINA. Qu'est-ce qui parle par-là ? Tiens ! c'est vous, cousin Mérinos ?

MÉRINOS. Comment, signorita, encore couchée !

THÉRÉSINA. Ma foi, oui... Mon ouvrage était fini, la chaleur était accablante, et je suis venue fumer une cigarette dans ce hamac. Vous savez que c'est l'usage à la Vera-Cruz, mon pays.

MÉRINOS. C'est vrai ; mais je n'aime pas ça... D'abord, c'est signe de paresse; et puis quand on dort on rêve, et quand vous rêvez, je suis sûr que ce n'est pas à moi.

THÉRÉSINA. C'est encore possible.

*Même air.*

Rêve d'amour, importune, inquiète,
Fille est sujette à ces accidens-là ;
Mais par bonheur, grace à la cigarette,
On s'étourdit, et le rêve s'en va.

ENSEMBLE.

Ah ! ah ! ah !

MÉRINOS, *la balançant.*

Il est charmant
L'amusement !
C'est ravissant !
C'est enivrant !

MÉRINOS. Signorita, si vous vouliez me permettre d'allumer mon cigare à votre cigarette...

THÉRÉSINA. Faites. (*Mérinos s'approche pour allumer son cigare ; en se balançant elle lui brûle le nez.* )

MÉRINOS. Oh ! là, là !.. Prenez donc garde, jolie fiancée, vous m'avez brûlé le nez.

THÉRÉSINA. C'est la faute de mon hamac qui n'est pas solide... Attendez, que je mette pied à terre, car il n'y a rien qui fatigue comme de se reposer trop long-temps. ( *En disant cela elle est descendue et elle allume le cigare de Mérinos.* )

MÉRINOS. Vous avez là un vilain usage, signorita.

THÉRÉSINA. De fumer?

MÉRINOS. Non, je sais que dans votre pays toutes les femmes fument, et c'est un délassement tout comme un autre.

THÉRÉSINA, *fumant.* C'est bien plus amusant qu'un autre.

MÉRINOS. Je parle de l'usage que vous avez contracté de dormir la porte ouverte dans un moment où ces brigands de Français rôdent dans nos campagnes... dans nos malheureuses campagnes !

THÉRÉSINA, *fumant.* Vous croyez qu'ils sont déjà dans la Sierra-Morena ?

MÉRINOS. Est-ce qu'ils ne sont pas partout, ces fils de Satan?

THÉRÉSINA. Oh! moi, je ne les crains pas, les Français.

MÉRINOS. Oui, mais moi je les crains pour vous... C'est qu'à votre âge on dort bien... l'innocence a le sommeil dur et l'amour a le pas léger.

AIR: *Vaudeville de la Somnambule.*

Souvent des verrous et des grilles,
Des murs bien hauts, bien effrayans,
Pour garder la vertu des filles
Ne sont pas encor suffisans.

THÉRÉSINA.

Puisque ces moyens de défense
Sont tous superflus en ce lieu,
Moi, je m'endors, laissant mon innocence
Tout bonnement à la garde de Dieu.

MÉRINOS. Oh! Thérésina! que votre candeur est imprudente!

THÉRÉSINA. Est-ce pour me dire tout cela que vous êtes venu me déranger?

MÉRINOS. Non, signorita, ce n'est pas pour ça... voilà ce qui m'amène. Mon oncle Marinez, le curé du village voisin, m'a fait prévenir qu'il serait ici aujourd'hui pour nous marier sans désemparer.

THÉRÉSINA. Déjà!

MÉRINOS. Déjà!.. Est-elle naïve!.. Oui, peut-être ce matin. Mon oncle prétend que depuis votre arrivée de la Vera-Cruz, depuis le jour enfin que vous êtes venue habiter le manoir de mes ancêtres, qui étaient aussi les vôtres puisque vous êtes ma cousine du côté des femmes, mon oncle prétend, dis-je, que nous portons scandale dans ces campagnes, parce qu'on ne peut pas supposer qu'une jolie fille, comme vous, et un joli garçon, comme moi, passent toutes leurs journées à se regarder.

THÉRÉSINA. Moi, je ne vous regarde pas du tout.

MÉRINOS. Elle est modeste!.. Enfin mon oncle veut vous marier... et moi je ne demande pas mieux, car je vous aime, Thérésina. (*Il lui fait des yeux langoureux.*)

THÉRÉSINA. Mon Dieu! mon cousin, ne me regardez donc pas comme ça.

MÉRINOS. Ça vous intimide?..

THÉRÉSINA. Non, mais c'est que vous louchez horriblement.

MÉRINOS. Comment, je louche...

THÉRÉSINA. Toujours quand vous voulez me faire les yeux doux.

MÉRINOS. C'est par sentiment, ma cousine; et si vous m'aimiez, vous ne vous apercevriez pas...

THÉRÉSINA. Ecoutez-moi, seigneur Mérinos... Je suis orpheline, je suis votre parente... A la mort de mon père vous m'avez fait venir de la Vera-Cruz dans votre petit château que vous habitez seul avec une gouvernante vieille comme le monde, et j'ai consenti volontiers à devenir votre servante... A présent vous voulez m'épouser... Je ne demande pas mieux... mais je ne réponds de rien, je vous en avertis, car je ne vous aime pas.

MÉRINOS. Comment! ce n'est pas encore venu? Et pourtant, depuis que vous êtes avec moi vous avez eu le temps d'apercevoir mes qualités publiques et privées.

THÉRÉSINA. C'est égal, l'amour n'est pas venu du tout.

MÉRINOS. Eh bien! tant mieux! c'est une preuve qu'il viendra. S'il était déjà venu il serait peut-être au moment de s'en aller. Ainsi vous n'avez aucune répugnance à devenir dona Mérinos?

THÉRÉSINA. Il me semble que non.

MÉRINOS. Pauvre cher petit mouton, va!

THÉRÉSINA. Oui, mais c'est à condition que je pourrai me reposer tant que je voudrai et fumer ma cigarette.

MÉRINOS. Nous fumerons toujours ensemble! comme tout à l'heure. Allez tout préparer pour recevoir notre oncle, le vénérable curé de San-Lorenzo, afin que les doux nœuds de l'hyménée... (*Il la regarde*).

THÉRÉSINA. Tenez, vous louchez encore... corrigez-vous donc de ce vilain défaut-là. Je vais cueillir des fruits pour notre oncle. (*Elle s'enfuit.*)

## SCENE III.

MÉRINOS, *seul.*

Je louche!.. Ah! Thérésina! c'est un reproche que je pourrai peut-être te renvoyer moralement parlant.

AIR *de Joseph.*

Lorsque mon cœur est tout de flamme,
Le tien est presque indifférent.
Quand tu vas devenir ma femme,
Tu plaisantes sur mon tourment.
Les mots qu'a prononcés ta bouche,
A la mienne conviendraient mieux:
Si quelque part il existe du louche,
C'est dans ton cœur et non pas dans mes yeux.

## SCENE IV.

MÉRINOS, DON GOMEZ, *en capucin.* (*Don Gomez, qui est arrivé auprès de Mérinos pendant le couplet, lui frappe sur l'épaule.*)

MÉRINOS, *se retournant vivement.* Hein!.. (*à part.*) Quand je disais que sa porte ne fermait pas bien. (*haut.*) On ne peut rien vous faire, mon père.

D. GOMEZ. Je ne suis pas votre père.

MÉRINOS. Je le sais bien; quand je vous dis : Mon père, c'est comme si je disais : Mon frère...

D. GOMEZ. Je ne suis pas votre frère...

MÉRINOS. Mon révérend...

D. GOMEZ. Je ne suis pas votre révérend. Regardez-moi bien.

MÉRINOS. Attendez donc! Ce nez, cette bouche... Vous êtes notre seigneur le marquis don Antonio de Gomez.

D. GOMEZ. Silence!

MÉRINOS. Mais comment se fait-il que votre seigneurie, qui ordinairement voyage en si noble équipage...

D. GOMEZ. Vassal, puis-je compter sur ta discrétion?

MÉRINOS. Je suis seul dans mon château avec la vieille Gorgona, que vous connaissez, et ma petite cousine, nouvellement arrivée de la Vera-Cruz...

D. GOMEZ. Eh bien! donc, apprends que tous les nobles maris de l'Andalousie, cachés sous cet habit, se réunissent dans cette contrée pour tirer une vengeance éclatante d'un général français.

MÉRINOS. Par esprit national?

D. GOMEZ. Oh! oui... la patrie, d'abord!.. et puis tous les maris qui ont pris cette robe ont été indignement trompés.

MÉRINOS. Alors il paraîtrait que vous-même, monseigneur...

D. GOMEZ. Hélas!

MÉRINOS. Madame la marquise était pourtant un colosse... de vertu.

D. GOMEZ. Eh! mon ami, le colosse de Rhodes est bien tombé!

MÉRINOS. Oui, mais il a fallu un tremblement de terre, tandis qu'il paraît que madame la marquise...

D. GOMEZ. Il fallait un Français, c'est-à-dire le démon!

MÉRINOS. Oh! les scélérats!.. Ils nous prennent nos villes, ils nous prennent nos femmes... ils nous prennent tuot, quoi!

D. GOMEZ. Ils ne respectent rien!

MÉRINOS. C'est-à-dire que, s'ils viennent par ici, je serai moi-même exposé à prendre une robe de capucin... Oh! voilà l'esprit national qui me monte, qui me monte!..

D. GOMEZ. J'aime à te voir cette noble émulation, et j'ai bien fait de compter sur toi.

MÉRINOS. Oui, mais ne comptez pas sur moi pour une action d'éclat.

D. GOMEZ. Vous êtes pourtant hidalgo.

MÉRINOS. Et aussi fier qu'un autre... Espagnol dans l'ame; mais gentilhomme agricole, c'est-à-dire ami de la paix, de l'abondance, et par conséquent ennemi... de l'ennemi!

D. GOMEZ. Ecoute donc le projet que nous avons formé. Le comte Arthur de Rivoli, c'est le nom du général en question...

MÉRINOS. Ah! oui, celui qui vous a fait de la peine?

D. GOMEZ. Le comte Arthur de Rivoli est un jeune homme emporté par ses passions et très accessible pour les dames... Il est sans défiance avec elles; et puisque le sort lui a donné la mission d'Holopherne, il faut lui trouver une Judith.

MÉRINOS. Oh! sublime!... Monseigneur, c'est cette robe qui vous a inspiré cette idée! (*Il la baise.*)

D. GOMEZ. J'avais d'abord songé à quelques nobles dames de Séville et de Grenade; mais dans nos villes la civilisation est trop avancée, tandis que dans ce village à demi barbare de la Sierra-Morena il est possible de trouver une femme comme il nous en faut une.

MÉRINOS. C'est-à-dire candide, dévouée et qui consente à couper la tête au général français... par ingénuité.

D. GOMEZ. C'est cela même. Voici maintenant le service que j'attends de toi. Tu vas rassembler ici toutes les jeunes filles de ce village en leur disant qu'un révérend père de Saint-François, qui se rend à Séville, veut leur faire un sermon en passant.

MÉRINOS. Si je leur parle de sermons elles ne voudront pas venir... Je leur dirai que c'est un ménétrier qui veut les faire danser, et pour la danse... Attendez-moi; je reviens avec toutes les filles du hameau.

D. GOMEZ. Surtout, n'amène point d'homme.

MÉRINOS. Ça se trouve bien ; ils sont tous partis depuis trois jours pour aller en guérillas dans la montagne. Il n'y a que moi de viril dans le pays, absolument que moi. (*Il sort.*)

## SCENE V.

DON GOMEZ, *seul.*

Si l'on peut trouver cette héroïne, notre vengeance est assurée... Et pourquoi ne la trouverait-on pas?

## SCENE VI.

DON GOMEZ, LE COMTE.

D. GOMEZ. Quel est ce militaire? C'est un Français...

LE COMTE. Un capucin! (*Il ouvre sa redingote et laisse voir deux pistolets à sa ceinture.*) Dans ce pays on ne saurait faire un pas sans trouver une robe de moine... et ce ne sont pas celles-là que j'aime à rencontrer.

D. GOMEZ, *à part.* Soyons prudent!

LE COMTE. Révérend père, je me suis involontairement séparé de mes camarades dans la forêt, et je voudrais trouver un guide pour me conduire au village de Kimara.

D. GOMEZ. Vous y êtes, mon frère.

LE COMTE. Vous pourriez alors m'indiquer la demeure d'un certain don Mérinos, où l'on doit avoir préparé des logemens pour le général en chef et sa suite.

D. GOMEZ. Cette maison est celle que vous cherchez.

LE COMTE. En vérité... (*à part.*) Parbleu! voilà un de ces hasards... (*haut.*) Mes aides-de-camp doivent être arrivés.

D. GOMEZ, *à part.* Ses aides-de-camp! (*regardant.*) En effet, c'est le comte Arthur lui-même.

LE COMTE. Seriez-vous par hasard, mon révérend, du couvent qui est à l'entrée de la Sierra-Moréna?

D. GOMEZ. Oui, mon frère.

LE COMTE. Vous n'en êtes pas le prieur?

D. GOMEZ. Je ne suis qu'un capucin... indigne.

LE COMTE. Eh bien! monsieur le capucin indigne... faites savoir à votre chef, s'il l'ignore, qu'un soldat français a été assassiné, cette nuit, aux portes de votre monastère, et que, si pareil attentat se renouvelle, je fais fusiller, une heure après, toute votre communauté.

AIR : *Aux braves hussards.*

La guerre est un malheur sans doute,

Mais nous la faisons noblement,
Ne nous frayant jamais la route
Qu'au champ d'honneur, en combattant,
Et le canon nous annonçant.
Mais vous, dans l'ombre et le mystère,
Vous frappez nos braves soldats :
Le ciel, monsieur, peut excuser la guerre,
Il punit les assassinats.

D. GOMEZ. Monseigneur n'a plus rien à m'ordonner.

LE COMTE. Répondez franchement à mes questions... Par qui cette maison est-elle habitée?

D. GOMEZ. Par le seigneur Mérinos.

LE COMTE. Y a-t-il beaucoup de domestiques?

D. GOMEZ. Une vieille servante et une jeune fille.

LE COMTE. Vous ne me trompez pas?... Jurez-le-moi par votre Rosaire.

D. GOMEZ. Je le jure!... ( *à part.* ) Lâche que je suis!

LE COMTE. J'entre dans cette maison, car la fatigue m'accable.

D. GOMEZ. Je vais appeler quelqu'un. ( *Il appelle à la cantonade.* ) Signora Gorgona, conduisez cet étranger dans l'appartement d'honneur du château.

LE COMTE, *regardant la duègne de loin en riant.* Quelle horrible figure! j'aimerais mieux être servi par la jeune fille, mon révérend.

D. GOMEZ. Vos vœux seront exaucés, monseigneur.

LE COMTE. Je vous ordonne d'attendre mes aides-de-camp et de leur annoncer que je suis ici.

D. GOMEZ. Si monseigneur le désirait je courrais au-devant d'eux.

LE COMTE. Non, je vous défends de quitter ce jardin avant leur arrivée. ( *Il sort.* )

D. GOMEZ. Et voilà celui pour lequel madame la marquise...

## SCENE VII.

D. GOMEZ, MÉRINOS, *amenant les* JEUNES FILLES.

CHOEUR.

AIR *du Sylphe.*

C'est pour danser, hâtons-nous d'accourir!
C'est un doux plaisir
Dans ce hameau si rare,
Et nous venons, au son de la guitare,
Danser, sauter, nous réjouir.

D. GOMEZ, *s'approchant.* Mes chères sœurs!

TOUTES. Tiens! c'est un capucin! ( *Elles veulent s'en aller.* )

D. GOMEZ, *se mettant devant la porte.* Restez, jeunes filles, restez... car je viens vous sauver du plus affreux danger.

UNE JEUNE FILLE. Seigneur Mérinos, vous nous avez attrapées.

MÉRINOS. C'est dans l'intérêt général, mes petites colombes; vous vous attendiez à danser au son de la guitare, vous aurez un petit sermon; laissez-vous faire, ça ne sera pas long.

D. GOMEZ. Non, car le temps est précieux... Approchez-vous, colombes de l'Andalousie, et prêtez-moi une oreille attentive. ( *Il monte sur le banc.* )

MÉRINOS. Attendez, mon révérend, que j'aille chercher Théresina... je suis bien aise qu'elle entende aussi la parole du ciel. ( *Il appelle.* ) Théresina! Théresina!

## SCENE VIII.

LES MÊMES, THÉRÉSINA, *portant une corbeille de fruits.*

THÉRÉSINA. Me voilà!... me voilà!... Qu'est-ce qu'on va donc faire?

MÉRINOS. Un petit sermon, ma jolie cousine, un gentil petit sermon.

THÉRÉSINA. Ça m'endort presque toujours les sermons.

MÉRINOS. Asseyez-vous, mon adorable fiancée, et que la grace vous éclaire.

THÉRÉSINA, *à part.* J'y vois assez clair pour m'apercevoir que mon prétendu n'est pas beau. ( *Elle s'assied.* )

D. GOMEZ. Mes très chers frères...

MÉRINOS. Pardon, mon révérend, si je vous interromps, mais vous dites : Mes très chers frères, et je suis tout seul... C'est une simple observation.

D. GOMEZ. Elle est juste... Mon très cher frère ( *Mérinos salue.* ) et mes très chères sœurs... ( *Les villageoises font la révérence.* ) Satan, Belzébuth, Astaroth et toutes les légions infernales ont quitté, encore une fois, leur ténébreux séjour pour venir imprimer leurs griffes et exhaler leur souffle impur sur les enfans d'Adam!... Heureusement vos anges gardiens veillent sous la forme de franciscains, dominicains, bénédictins, bernardins et capucins. Oui, mon frère et mes sœurs, l'instant est venu d'ouvrir les yeux!... Les démons dont je vous parle ce sont les Français... Femmes ou filles, quand vos époux, vos pères et vos frères combattent

pour la patrie, vous devez imiter un si noble exemple... L'histoire sainte est là qui vous dicte votre devoir... Que d'Holophernes vous attendent!... Quelle occasion se présente aujourd'hui!... l'un des chefs de ces Français, le plus dangereux, peut-être, vient d'arriver en ces lieux presque seul... vous pouvez le punir de son audace... Le voulez-vous, filles ou femmes? Ah! que celles d'entre vous qui voudraient acquérir une gloire immortelle s'approchent; la palme céleste leur est offerte. Eh bien! vous hésitez? Je ne demande point une Jeanne-d'Arc, je ne veux qu'une Judith... une simple Judith!...

THÉRÉSINA, *se levant et s'avançant.* Eh bien!... personne ne se présente... me voilà, moi!

MÉRINOS. Vous, Thérésina!

D. GOMEZ. Ah! j'en tiens une!

CHOEUR.

AIR *religieux* (de Faust).

Thérésina, cette jeune étrangère,
Elle voudrait se dévouer pour nous!...
Le juste ciel et l'inspire et l'éclaire,
Et nous devons l'admirer à genoux.

( *Elles se mettent à genoux autour d'elle.* )

THÉRÉSINA. Eh bien! qu'est-ce qu'elles font donc?

D. GOMEZ, *aux villageoises.* Relevez-vous, et gardez votre admiration pour l'instant où sa sainte mission sera remplie... Mais j'ai quelques explications à lui donner. Jeunes filles.. retirez-vous.

THERESINA. C'est ça, car je ne serais pas fâchée de savoir de quoi il s'agit.

MERINOS. Oh! Thérésina!... je t'aimais bien, mais à présent je te vénère.

THERESINA. Mais ne louchez donc pas comme ça, au nom du ciel!

D. GOMEZ, *aux villageoises.* Tenez-vous à l'entrée du village; puis, lorsque vous verrez arriver des officiers français, venez m'avertir avec des cris d'allégresse. ( *Toutes les jeunes filles sortent en reprenant le chœur.* )

## SCENE IX.

D. GOMEZ, MÉRINOS, THÉRÉSINA.

THERESINA. Voyons, expliquez-moi bien ce que j'ai à faire.

D. GOMEZ. Il faut d'abord que le ciel reçoive ton serment, jeune fille.

THÉRÉSINA. Après, après!

D. GOMEZ. Non, avant. (*prenant son rosaire.*) Jure de suivre religieusement mes instructions.

THÉRÉSINA. Je le jure!

D. GOMEZ. Bien!... Tu ignores peut-être, Thérésina, ce que c'était que Judith?

THÉRÉSINA. Je ne m'en doute seulement pas.

D. GOMEZ. Judith était une jeune personne de fort bonne famille, qui, pour sauver son pays envahi par les étrangers, ne craignit pas, un certain soir, de faire une toilette très élégante.

THÉRÉSINA. Ça me va!

D. GOMEZ. Puis, accompagnée d'une servante dévouée, elle se rendit dans la tente... comme qui dirait la chambre à coucher d'Holopherne, le général des troupes ennemies.

THÉRÉSINA, *ingénument.* J'irai bien dans la chambre à coucher... Après?

MÉRINOS. Ah! oui, après, voilà l'intéressant.

D. GOMEZ. Elle commença par se mettre à table à côté de lui.

THÉRÉSINA. Tiens! c'est facile.

D. GOMEZ. Elle but à sa santé des meilleurs vins.

THÉRÉSINA. Ça me va encore... Elle fuma peut-être aussi sa cigarette! J'en ai toujours sur moi.

D. GOMEZ. Tout en causant elle faisait boire Holopherne et le séduisait par ses minauderies.

THÉRÉSINA. Ça me va toujours.

D. GOMEZ. Eh bien! voilà qui est convenu... Tu te rendras auprès du général français...

THÉRÉSINA. Bon! (*à Mérinos.* C'est gentil.)

MÉRINOS. Très gentil.

D. GOMEZ.

AIR : *Et j'adore toutes les belles.*

Il faudra tâcher d'être aimable;
Au mieux il faudra te parer;
Il faudra le servir à table;
De soins il faudra l'entourer,
Sans qu'il s'en doute l'enivrer;
Par tes chants égayer la fête,
Pour qu'il ne puisse t'échapper.

MÉRINOS.

Bref, il faut lui tourner la tête,
Et puis après... la lui couper!

D. GOMEZ.

Et puis après la lui couper!

THÉRÉSINA. Ah! mon Dieu!... moi!...

D. GOMEZ. Toi-même.

THÉRÉSINA. Merci de la commission! Vous pouvez en chercher une autre. (*Elle veut s'en aller.*)

D. GOMEZ. Une autre!... Et ton serment, jeune fille?...

MÉRINOS. Oui, votre serment, jeune fille?...

THÉRÉSINA. Tiens! Est-ce que je croyais que vous alliez me demander des choses comme celles-là, moi?

AIR *de l'Actrice.*

J'ai cru qu'il ne fallait que plaire
Pour désarmer un ennemi;
Mais le poignarder sans colère
Et pendant qu'il est endormi!...
Je ne veux pas de ces conquêtes;
Dans notre Amérique déjà
J'ai fait tourner beaucoup de têtes...
Mais je m'arrêtais toujours là.

D. GOMEZ. Il n'est plus temps de reculer; le ciel a reçu votre serment.

MÉRINOS. Et votre fiancé vous autorise à le tenir, Thérésina.

THÉRÉSINA. Mais enfin, à qui voulez-vous que je coupe la tête?

D. GOMEZ. Au moderne Holopherne, au chef de ces Français qui va venir.

MÉRINOS. Un homme horrible au physique comme au moral.

THÉRÉSINA. Vraiment!

D. GOMEZ. Satan en personne!

THÉRÉSINA. Oh! ça fait trembler!

VOIX *en dehors.* Vivent les Français!

D. GOMEZ. Silence! voici nos ennemis qui s'avancent!

## SCENE X.

LES MÊMES, *deux* AIDES-DE-CAMP, *quelques* OFFICIERS.

CHOEUR DE JEUNES FILLES.

AIR :

Vivent, vivent les Français!
Ces vainqueurs de l'Espagne;
Et que la victoire accompagne
En tous lieux leurs succès!

L'AIDE-DE-CAMP. Rassurez-vous, messieurs, tout le régiment des guides s'est répandu dans ces campagnes, et notre chef nous sera bientôt rendu. Sans doute il s'est égaré dans les détours de cette forêt.

D. GOMEZ. Je m'estime heureux, messieurs, de pouvoir vous annoncer que votre général, le comte Arthur, est ici.

MÉRINOS. Ici !

THERESINA. Arthur !... Holopherne est peut-être son nom de famille.

MERINOS. Comment! ce mécréant était déjà dans ma maison ! et le feu du ciel ne l'a pas dévorée !.. Avec ça qu'elle n'est pas assurée.

D. GOMEZ. Tenez, le voici lui-même.

## SCENE XI.

LES MÊMES, LE COMTE.

THERESINA, *surprise à sa vue.* Ah !...

LE COMTE. Veuillez me pardonner, messieurs, l'inquiétude que je puis vous avoir causée... mais mon cheval est si emporté...

L'AIDE-DE-CAMP, *bas, avec retenue.* Et les filles de ce pays sont si jolies!

LE COMTE, *à part.* Ils me devinent toujours.

MERINOS, *bas à Thérésina.* Hein !.. a-t-il l'air Holopherne! et quel regard !.. C'est lui qui louche joliment!

THERESINA. Je ne trouve pas. (*à part.*) Le plus souvent que je vais lui couper la tête à celui-là !

## SCENE XII.

LES MÊMES, DEUXIÈME AIDE-DE-CAMP.

2e AIDE-DE-CAMP. Général, ces dépêches arrivent de Paris.

LE COMTE. Ah ! ah !.. donnez... (*Il se retire dans un coin du théâtre pour les lire.*)

THERESINA, *le regardant à la dérobée.*

AIR :

Où donc est, je vous prie,
Tout ce qu'ils ont rêvé ?
Cet œil plein de furie,
Cet air de réprouvé?
Moi, cela me consterne ;
Car ce grand général,

Pour être un Holopherne,
N'est vraiment pas trop mal.
C'est égal, (*ter.*)
Il n'est vraiment pas mal.

LE COMTE, *à part.* Voilà un ordre qui va bien surprendre l'armée.

THERESINA.

*Même air.*

Je vois sur sa figure
La douceur, la bonté ;
Je trouve sa tournure
Pleine de majesté.
Bien loin d'être bizarre,
Il plaît par son maintien ;
Allons, pour un barbare
Il est vraiment fort bien!
Je soutien (*ter.*)
Qu'il est vraiment fort bien!

LE COMTE, *allant aux Espagnols.* Quel est le maître du château?

MERINOS, *saluant.* C'est moi, monseigneur.

LE COMTE. Nous acceptons l'hospitalité que vous nous offrez si cordialement.

MERINOS. Je ne lui ai rien offert du tout.

LE COMTE. Avant de nous séparer, messieurs, prenez connaissance de cet ordre de l'empereur.

## *FINALE.*

D. GOMEZ, *bas à Thérésina.*

AIR *de la Chaumière moscovite.*

Oui, le ciel, dans sa justice,
Veut que ce Français périsse.

LE COMTE, *bas aux Français.*

Que cet ordre s'accomplisse!
Ainsi l'exige le service.

D. GOMEZ.

Et qu'en ce jour il ne puisse
Échapper à son destin,
Tel est son destin.

LE COMTE, *bas aux militaires.*

Malgré ce triste message,
Montrez un riant visage.

D. GOMEZ.

Votre serment vous engage ;
Thérésina, du courage.

LE COMTE.

Douter serait un outrage
Pour notre grand souverain,
Notre souverain.

THÉRÉSINA.

Ah! de grace!...

ENSEMBLE.

MÉRINOS, D. GOMEZ *et les femmes à gauche du théâtre.*

Mon enfant, point de faiblesse!
Votre serment ne vous laisse
Aucun moyen de reculer;
Le ciel ne fait point de grace;
Il faut qu'on le satisfasse,
Il faut frapper ou trembler!

LE COMTE *et les militaires à droite du théâtre.*

Quoique cet ordre nous blesse,
Notre devoir ne nous laisse
Aucun moyen de reculer.
Quoi qu'il dise et quoi qu'il fasse,
Il faut que l'on satisfasse
Celui qui fait tout trembler!

THÉRÉSINA.

Ah! de grace, de grace! écoutez la raison!

D. GOMEZ, MÉRINOS *et les femmes.*

Non, non!...

D. GOMEZ, *avec force.* Comment, tu ne sens donc rien là, jeune fille?

THÉRÉSINA. Oui... oui, mon révérend. Toutes les fois que je regarde l'Holopherne j'éprouve un je ne sais quoi...

D. GOMEZ. Bon... C'est la grace qui agit.

MÉRINOS. Oui, c'est la grace.

THÉRÉSINA. Ah! vous croyez que c'est la grace... C'est possible!

D. GOMEZ, *avec joie à Mérinos.* Nous le tenons, l'infâme séducteur.

THÉRÉSINA. Silence! le voilà qui se rapproche.

CHOEUR D'ESPAGNOLS.

Honneur! (*ter.*) à ce héros qui de la France
Rappelle aux yeux de tous
Et la noblesse et la vaillance!
Que son regard est fier et doux!
Calmons nos alarmes!
Partout sans détour
On lui rend les armes.

LE COMTE, *aux jeunes filles.*

Ici, c'est mon tour.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Voyez, que de grace!
Que son œil est doux!
Il est à sa place
Au milieu de nous!

(*Le comte et ses aides-de-camp entrent au château; les militaires et les femmes sortent par le fond. Thérésina reste sur le banc, toute pensive.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE DEUXIÈME.

Une chambre gothique, meublée à l'espagnole; fenêtre au fond avec balcon donnant sur la campagne; portes latérales.

## SCENE PREMIERE.

MÉRINOS, *parlant à la cantonade à gauche.*

C'est bien, ma bonne vieille, c'est bien... Le couvert est mis; allez vous reposer à présent... Il va croire que c'est pour lui faire honneur, l'indigne Holopherne!... et c'est pour mieux endormir sa défiance... Tout est prêt, tout... jusqu'au glaive vengeur qui doit délivrer l'Espagne et les maris espagnols des vexations de ce Français!... Thérésina est enfin décidée, et, par mon ordre, tandis que je mets ici servilement le couvert de ce brigand, elle est allée revêtir ses habits de fiancée, la robe d'innocence... toujours dans le dessein fallacieux de l'abuser, de l'endormir... Mais il tarde bien à paraître. Que peut-il faire dans ma chambre?.. car je lui ai cédé ma chambre, à ce scélérat... toujours dans le même but! *(Il regarde par la serrure.)* L'Holopherne se promène de long en large avec ses deux aides-de-camp. Marche, marche! Jouis de ton reste!... Le voilà qui rit maintenant. Et de quoi rit-il?.. Je vous le demande?... De moi, peut-être!... ou de tous les maris espagnols qu'il a faits... capucins!... Ris, ris, suppôt de Belzébuth!... Rira bien qui rira le dernier!...

## SCENE II.

MÉRINOS, D. GOMEZ.

D. GOMEZ, *lui frappant sur l'épaule.* Mérinos!

MÉRINOS. Hein!.. Voilà deux fois que vous me faites la même peur; c'est bête!

D. GOMEZ. Où est l'ennemi commun?

MÉRINOS. Là.

D. GOMEZ. Et Thérésina?

MÉRINOS. Elle se pare de ses plus beaux atours.

D. GOMEZ. Tu lui as bien recommandé de ne rien épargner pour ajouter à ses charmes?

MÉRINOS. Est-ce qu'on a besoin de recommander ça à une femme?.. D'ailleurs, ça se trouve à merveille... Comme nous n'attendons que mon oncle pour nous marier et qu'il peut arriver d'un moment à l'autre, Thérésina avait préparé le costume analogue à la circonstance... Elle aura le bouquet de fleurs d'orange comme pour dire à cet infâme: Tiens, en voilà encore une, mais elle te passera devant le nez!

D. GOMEZ. Es-tu bien sûr que Thérésina est décidée?

MÉRINOS. Je lui ai tant parlé de l'enfer que la peur lui a fait tout promettre.

D. GOMEZ. Il ne faudrait pas la laisser à ses réflexions.

MÉRINOS. Soyez tranquille... je vais la travailler encore... Voici notre projet... l'Holopherne va souper tout seul... Thérésina va le servir à table avec la gentillesse que vous lui connaissez... elle lui versera à boire tant et tant qu'il finira par s'endormir; ça se termine toujours comme ça... Alors elle prendra le glaive sacré d'Israël...

D. GOMEZ. Bien.

MÉRINOS. Elle coupera gentillement la tête à notre particulier et, avant minuit, notre affaire est dans le sac.

D. GOMEZ. Je suis content de ton zèle, et je t'annonce l'arrivée fortuite de mes nobles amis à ton château.

MÉRINOS. Vos amis, les capucins... Bon! en cas de danger nous serons en force.

D. GOMEZ. Cette nuit ils seront ici, suivis des guérillas du village.

MÉRINOS. De façon que, de toute manière, il ne peut pas échapper, et que...

D. GOMEZ. Silence!... j'entends marcher.

MÉRINOS. Alors c'est quelqu'un qui vient... C'est Thérésina avec ses habits de fiancée.

D. GOMEZ. Elle paraît bien rêveuse... observons-la.

## SCENE III.

LES MÊMES, THÉRÉSINA, *arrivant lentement en réfléchissant; elle est en fiancée.*

THÉRÉSINA.

AIR: *O bon ange!*

Ils me l'ont fait jurer et le ciel me l'ordonne.
De ce jeune Français je dois trancher les jours!
J'aurai pour récompense une sainte couronne;
Bon ange, inspirez-moi, car j'hésite toujours.
Quelle voix me dira ce qu'il faut que je fasse?
Je sens à chaque instant s'augmenter mon effroi.
Le ciel à ce Français voudrait-il faire grace?
O bon ange! répondez-moi.

MÉRINOS. Thérésina... adorable cousine.

THÉRÉSINA. Ah! c'est vous, mon cousin, vous m'avez fait peur.

D. GOMEZ. Le moment approche... vous savez le serment que vous avez fait... Songez que c'est le ciel qui commande, et que c'est un Français!

THÉRÉSINA. Mais il ne m'a rien fait à moi, ce Français.

MÉRINOS. Quelle raison!... Qu'est-ce qu'Holopherne avait fait à Judith?

THÉRÉSINA. Je vous le demande.

MÉRINOS. Il ne lui avait rien fait, absolument rien.

D. GOMEZ. Judith se sacrifia à l'intérêt général.

MÉRINOS. D'ailleurs, ce qu'on te demande, au bout du compte, est si peu de chose!

THÉRÉSINA. Vous appelez cela peu de chose... vous!... tuer un homme!

MÉRINOS. Puisque vous ne le connaissez pas, ce monsieur!... ça doit vous être tout-à-fait indifférent... Ah! si vous le connaissiez, je ne dis pas... vous pourriez avoir quelque répugnance... mais un inconnu, un renégat, un infidèle...

THÉRÉSINA.

AIR: *Le luth galant.*

Tous ces discours sont excellens, mais tiens,
Dans ces Français, moi, je vois des chrétiens;
Des noms les plus affreux vainement tu les nommes;
Je dis et je soutiens
Qu'ils sont ce que nous sommes;
Et, je le sens bien là, faire du mal aux hommes
N'est pas dans mes moyens. (*bis.*)

D. GOMEZ. Si vous refusez, l'ennemi n'en tombera pas moins sous nos coups cette nuit même.

THÉRÉSINA, *à part.* Cette nuit!

D. GOMEZ. Mais vous serez perdue à jamais, toutes vos compagnes vous repousseront, tous les hommes vous fuiront.

THÉRÉSINA. Tous!

MÉRINOS. Tous!

THÉRÉSINA. Tous! ça mérite réflexion... Mais, je pense à une chose; Judith, disiez-vous ce matin, avait une servante... moi je suis toute seule.

MÉRINOS. Depuis long-temps, Thérésina, je suis ton serviteur... c'est moi qui porterai le sac... C'est une idée, une idée superlative, car je serai là pour t'encourager... (*à part.*) Et pour veiller sur elle.

THÉRÉSINA. Une seconde réflexion... Si par hasard, au moment de... enfin, lorsqu'il sera endormi...

MÉRINOS. Eh bien ?

THÉRÉSINA. Si, à ce moment-là, il venait à s'éveiller... qu'est-ce que je lui dirais moi, à l'Holopherne ?

MÉRINOS. C'est juste... voilà une circonstance à laquelle nous n'avions pas pensé. Etablissons bien ça. Une supposition; cet homme s'éveille... qu'est-ce qu'on lui dira ?

THÉRÉSINA. On ne peut pas lui dire : Pardon, monsieur, nous voulions vous couper la tête.

MÉRINOS. C'est juste !... on ne peut pas lui dire... nous voulions vous couper la tête.

D. GOMEZ. Une femme, en pareil cas, a un moyen tout naturel de sortir d'embarras.

THÉRÉSINA. Moi qui suis femme, je ne le connais pas, ce moyen.

MÉRINOS. Et moi, qui ne le suis pas, je le connais encore bien moins.

D. GOMEZ. Vous n'aurez qu'à vous trouver mal.

MÉRINOS. Oh ! c'est vrai, de bonnes attaques de nerfs.

THÉRÉSINA. S'il ne s'agit que de faire semblant de se trouver mal, c'est facile... cela m'est déjà arrivé un jour que le seigneur Mérinos a voulu me gronder.

MÉRINOS. Voyez-vous, la petite rusée... et moi qui le croyais! Mérinos que j'étais, va!

D. GOMEZ. Il n'y a donc plus d'obstacles ?

THÉRÉSINA, *soupirant.* Je n'en vois plus.

MÉRINOS. Thérésina, je suis content... donne-moi ta main que je la baise.

THÉRÉSINA. Non... vous louchez toujours.

MÉRINOS. Cette fois-ci, c'est par enthousiasme!

D. GOMEZ. Silence, voici ce Français.

MÉRINOS. Allons attendre que ses aides-de-camp soient partis.

ENSEMBLE.

AIR *de la Danseuse.*

Il faut que la prudence
Assure leur / la vengeance!
Sortons,
Faisons
Silence!
Écoutons,
Observons.

( *Ils sortent.* )

# SCENE IV.

LE COMTE, LES AIDES-DE-CAMP.

LE COMTE. Je ne saurais trop vous recommander de faire diligence, messieurs; l'ordre de l'empereur est positif, il faut que l'armée rétrograde sur tous les points et se concentre aux environs de Madrid.

PREMIER AIDE-DE-CAMP. Moi qui me promettais tant de plaisir du séjour de Séville...

LE COMTE. Oui... l'on dit que les femmes y sont aimables et surtout fort jolies.

DEUXIÈME AIDE-DE-CAMP. Si elles ressemblent à Rosine, et si leurs maris ressemblent à Bartholo.

LE COMTE. Il y a des Bartholo partout.

PREMIER AIDE-DE-CAMP. Même à Paris.

LE COMTE. Il faut que ces dépêches soient rendues cette nuit même... Partez à l'instant.

DEUXIÈME AIDE-DE-CAMP. Mais, général, songez que vous allez rester seul dans cette maison.

LE COMTE. Cette maison n'est habitée que par un homme qui m'a paru fort inoffensif... une vieille femme qui n'est plus à craindre... et une jeune fille qui m'a semblé l'innocence même.

L'AIDE-DE-CAMP. Prenez garde... dans ce pays on fanatise même les femmes... Elles portent, dit-on, des poignards à leurs jarretières.

LE COMTE. Je ne m'en suis pas encore aperçu!... mais je suis armé, je n'ai rien à redouter... d'ailleurs, notre petit corps d'armée n'est-il pas campé sur les hauteurs qui dominent ce llage ?

PREMIER AIDE-DE-CAMP. Oui, monsieur le comte, et de ce balcon vous pouvez voir les feux de nos bivouacs.

LE COMTE. Je ne cours ici aucun danger... mais si, contre mon attente, quelque péril me menaçait, un coup de pistolet tiré par cette fenêtre en avertirait le camp et l'appellerait à mon secours. Faites-le savoir au commandant, afin que le mot d'ordre soit donné aux sentinelles.

PREMIER AIDE-DE-CAMP. Oui, général.

LE COMTE. Ceci peut s'appeler *la précaution inutile...* mais, puisque vous le voulez... Allons, partez, messieurs, et revenez le plus promptement possible. (*Les aides-de-camp sortent.*)

## SCENE V.

LE COMTE, *seul.*

Ma foi, le souper viendra fort à propos. (*Il pose son sabre sur un fauteuil.*) Un seul couvert !... le maître de la maison serait-il assez fier pour ne pas vouloir me faire l'honneur de souper avec moi... Ces hidalgo ont des idées... (*Il sonne.*) Nous allons voir. (*Il pose ses pistolets sur la table.*)

## SCENE VI.

LE COMTE, THÉRÉSINA.

THÉRÉSINA. Monseigneur appelle ?

LE COMTE. Oui, ma belle enfant... (*à part.*) C'est qu'elle est vraiment charmante !

THÉRÉSINA. Faut-il servir le souper de monseigneur ?

LE COMTE. Quand vous voudrez... mais, est-ce que le châtelain ne va pas souper avec moi?

THÉRÉSINA. Oh ! c'est jour de jeûne pour lui.

LE COMTE. Je serais désespéré de le troubler dans ses pieuses pensées... mais, comme je n'aime pas à souper seul, vous allez vous mettre là, et souper avec moi.

THÉRÉSINA. Moi, monseigneur !

LE COMTE. Vous-même, ma belle enfant... auriez vous peur de moi ?

THÉRÉSINA. Oh ! bien au contraire... mais je ne suis ici que pour vous servir.

LE COMTE. Me servir !.. je ne le souffrirai pas... c'est moi, plutôt qui voudrais. (*arrangeant la table.*) Tenez, voilà déjà votre couvert... Mais, n'avez-vous donc dans ce château aucune servante... j'ai vu tantôt une gouvernante...

THÉRÉSINA. La vieille Gorgona?... elle n'est plus bonne à rien.

LE COMTE. N'avez-vous pas un valet ?

## SCENE VII.

LES MÊMES, MERINOS.

MÉRINOS. Monseigneur.

LE COMTE. Eh ! voilà justement ce qu'il nous faut... venez, signorita, venez vous asseoir à mon côté... monsieur nous servira.

MÉRINOS. Par exemple!

LE COMTE. Et sans retard, M. le châtelain, car, à mon appétit naturel vient se joindre le plaisir que me promet un si joli repas.

MÉRINOS, *à part.* Il est armé jusqu'aux dents! le scélérat!

LE COMTE. Eh bien! monsieur, m'avez-vous entendu?

THÉRÉSINA. Mon cousin, vous savez, tout est prêt dans le petit office.

LE COMTE, *changeant les pistolets de place.* Hâtez-vous... je n'aime pas à attendre, je vous en avertis.

MÉRINOS, *en sortant.* O vexation!

## SCENE VIII.

THERESINA, LE COMTE.

LE COMTE. Voici une bonne fortune sur laquelle je n'avais pas compté.

THÉRÉSINA, *à part.* Je n'aurai jamais le courage de tenir mon serment.

LE COMTE. Vous paraissez préoccupée... ces armes vous feraient-elles peur?.. je puis...

THÉRÉSINA, *vivement.* Non, monseigneur, non, ne vous en séparez pas.

LE COMTE, *à part.* Que veut-elle dire?

## SCENE IX.

LES MÊMES, MERINOS, *apportant des plats.*

MÉRINOS. Voici une olla podrida faite de main de maître.

LE COMTE. Débouchez nous cette bouteille et versez à boire... à cette belle enfant d'abord!

(*Mérinos verse à boire à Thérésina et remplit le verre du comte jusqu'au bord.*)

LE COMTE, *en riant.* Là!.. là!.. donc; il me prend pour un tambour-major, apparemment. (*Il boit après que Thérésina a bu.*) Voilà un vin délicieux!

MÉRINOS, *à part.* Je suis enchanté que tu le trouves bon, scélérat d'Holopherne... je t'en verserai tant de rasades... (*haut.*) Encore, monseigneur.

LE COMTE. Non... c'est maintenant cette aimable enfant qui se chargera de ce soin... donnez-nous des assiettes.

MÉRINOS. Des assiettes!.. Quel rôle turpide pour un hidalgo!

LE COMTE. Maintenant, sortez!..

MÉRINOS. Que je sorte!

LE COMTE. Je n'ai plus besoin de vous.

MÉRINOS. Mais, monseigneur...

LE COMTE, *changeant encore les pistolets de place.* Eh! monsieur, faut-il vous le répéter?

MÉRINOS. Non, monseigneur, c'est inutile... j'obéis. (*bas.*) Je reviendrai quand il sera endormi... ferme!.. Emportons le sabre, toujours. (*Il sort en emportant le sabre.*)

## SCENE X.

LE COMTE, THERESINA.

LE COMTE. Expliquez-moi, ma belle enfant, pourquoi je vous vois revêtue de ces habits de fiancée.

THÉRÉSINA. C'est que cette nuit je dois épouser le seigneur Mérinos, mon parent.

LE COMTE, *surpris.* Le maître du château?... Vous l'aimez donc?...

THÉRÉSINA, *avec mélancolie et mépris.* Est-ce que c'est possible?

LE COMTE. Alors, pourquoi l'épousez-vous?.. vous ferait-on violence?... si je le savais...

THÉRÉSINA, *à part.* Il veut me protéger encore!.. s'il savait pourquoi je suis ici.

LE COMTE. Que dites-vous?

THÉRÉSINA. Buvez donc, monseigneur.

LE COMTE. Volontiers.

THÉRÉSINA, *à part.* J'ai juré de le faire boire. (*haut.*) On dit que les Français aiment beaucoup notre vin d'Espagne.

LE COMTE. Ce n'est pas, dans ce pays, ce que nous aimons le mieux, signorita... surtout, quand les Espagnoles vous ressemblent. (*Il lui baise la main.*)

THÉRÉSINA, *à part.* Tuez donc un homme comme ça! (*prenant la bouteille par distraction.*) Encore, monseigneur.

LE COMTE, *surpris.* Aurait-on des projets sur ma raison?.. Cet empressement à me faire boire... (*en riant.*) Heureusement j'ai la tête forte... Buvez donc avec moi, signorita.

THÉRÉSINA. Je ne demande pas mieux, monseigneur. (*à part.*) Judith buvait avec Holopherne.

LE COMTE, *à part.* Elle paraît inquiète et ses yeux constamment fixés sur cette porte... (*haut.*) Vous semblez toute rêveuse, mon enfant.

THÉRÉSINA. Moi, au contraire, je suis gaie, très gaie.

LE COMTE. Eh bien! pour me le prouver, chantez-moi une de vos chansons nationales, un boléro avec accompagnement des castagnettes; j'en aperçois justement sur ce meuble; en Espagne, on voit partout des castagnettes ou une guitare; allons, ma belle enfant, je vous écoute.

THÉRÉSINA, *à part.* J'ai juré de chanter et même de danser; je puis bien encore tenir ce serment-là; d'ailleurs, le bruit des castagnettes l'empêchera de s'endormir... (*haut.*) C'est le rendez-vous du muletier.

LE COMTE. En effet, c'est un personnage éminemment national.

THÉRÉSINA. Mais avant de commencer, encore un peu de ce vin de Xerès.

LE COMTE. Je n'ai jamais rien refusé à une jolie femme. (*à part.*) Décidément elle a des projets; mais où veut-elle en venir? Faisons semblant de céder au sommeil. Allons, mon enfant, je vous attends.

THÉRÉSINA. M'y voilà, monseigneur! (*à part.*) je vais faire autant de bruit que je pourrai.

PREMIER COUPLET.

AIR *de Bruguière.*

Dès que la nuit viendra,
Ah! ah! ah! ah!
Je serai là!
De ma guitare
Le son t'appellera.
Ah! ah! ah! ah!
Oui, ma Zulnare,
Dès que la nuit viendra,
Ah! ah! ah! ah!
Je serai là.
La brune fille
Répond gaîment à ça:
Sous ma mantille,
Dès que la nuit viendra,
Ah! ah! ah! ah!
Je serai là.

DEUXIÈME COUPLET.

Mais le jour brille,
Il faut se fuir déjà!
Ah! ah! ah! ah!
Oh! dit la fille,
Quand la nuit reviendra,
Ah! ah! ah! ah!
Je serai là.
Zulnare à l'heure
Toute seule arriva,
Appelle, pleure,
Et se dit: Quoi! déjà?
Ah! ah! ah! ah!
Il n'est plus là.

(*Thérésina danse, mais elle s'arrête tout à coup, en voyant que le comte s'est endormi, le bras appuyé sur ses pistolets.*)

THÉRÉSINA. J'ai bien réussi avec mon boléro... le malheureux!

LE COMTE, *à part.* Elle semble me plaindre.

THÉRÉSINA. On dirait qu'il a parlé... Il rêve, sans doute; oui, il rêve... à sa patrie!.. à sa mère!.. peut-être à sa maîtresse!..

LE COMTE, *riant, à part.* Thérésina!

THÉRÉSINA. Il me semble qu'il a prononcé mon nom. (*Elle s'approche de lui pour écouter et se penche; le comte la baise sur le cou.*) Ah! il rêve qu'il m'embrasse... et dans un moment...Si je l'éveillais... si je lui disais de fuir?..Oui, oui, c'est mon cœur lui-même qui m'inspire... il faut...

## SCENE XI.

LES MÊMES, MERINOS, *portant le sac.*

MÉRINOS, *de la porte.* Thérésina!

THÉRÉSINA, *poussant un cri.* Ah!

MÉRINOS. Dort-il, l'odieux Holopherne?

THÉRÉSINA, *vivement.* Non... non... il ne dort pas... N'est-ce pas, monseigneur, que vous ne dormez pas?

LE COMTE, *à part.* Que signifie?...

MÉRINOS, *passant près du comte.* Il dort comme un décédé qu'il est déjà, le réprouvé... alors voici l'affaire. (*Il tire un énorme coutelas du sac.*)

THÉRÉSINA, *à part, tristement.* Le ciel ne veut donc pas le sauver!

MÉRINOS. C'est bien simple...c'est moi qui lui ai donné le fil.

LE COMTE, *à part, riant.* Diantre! c'était plus sérieux que je ne le croyais.

MÉRINOS. Prenez et frappez fort!

THÉRÉSINA. Tiens! puisque vous êtes là, pourquoi ne frappez vous pas vous-même?

MÉRINOS. Moi!.. cette bêtise... Est-ce que je suis une Judith? Je ne suis ici que votre serviteur, comme qui dirait votre servante... enfin, historiquement parlant, je suis là pour emporter la tête d'Holopherne quand elle sera dans le sac... Prenez et coupez-moi ça bien proprement.

LE COMTE. Le lâche!.. vouloir forcer cette jeune fille...

MÉRINOS. Allez donc... Quelle mauvaise grace vous mettez à la chose! Ferme! je vais préparer le sac.

LE COMTE, *à part.* Si j'étais endormi, cependant!

THÉRÉSINA. Mon Dieu! comment donc faire?

MÉRINOS. Courage! (*Il passe à gauche du comte et prépare le sac.*)

THÉRÉSINA, *après avoir regardé le comte.* Non, jamais! (*En se retournant elle se trouve vis-à-vis le comte qui s'est levé et s'est rapproché; elle pousse un cri perçant et tombe évanouie dans ses bras.*)

MÉRINOS. Tout est perdu!

LE COMTE. Misérable!

MÉRINOS. Monsieur, ce n'est qu'une facétie, une pure et simple facétie pour vous distraire.

LE COMTE. Sortez, monsieur, sortez à l'instant. (*Il la pose sur un fauteuil.*)

MÉRINOS, *à part.* Emportons les pistolets. (*Il sort.*)

LE COMTE. Elle s'évanouit... Ah! mon Dieu, je l'ai trop effrayée. Thérésina!...

## SCENE XII.

### LE COMTE, THERESINA.

THÉRÉSINA, *tombant aux pieds du comte.* Il est parti!.. Ah! monseigneur, fuyez! fuyez!.. Ils disent que vous êtes Holopherne, et ils comptaient sur moi pour être Judith... Mais je sens là que le ciel ne m'a pas créée pour remplir un pareil rôle, car il ne m'a donné que le cœur d'une femme.

LE COMTE. Rassurez-vous, puisque je sais tout, le danger est passé.

THÉRÉSINA. Oh! non, car tous les amis du marquis don Gomez, notre seigneur et maître, sont arrivés au château avec les guérillas du village... Dans un instant cette demeure peut être entourée. Fuyez... il en est temps encore!

LE COMTE. Il suffira d'un coup de pistolet tiré de ce balcon pour appeler à mon secours... c'est un signal convenu, et je vais... Où sont mes pistolets?...

THÉRÉSINA. Le maître du château s'en est emparé sans doute... (*avec ame.*) Et je ne pourrai pas le sauver!

LE COMTE. Je leur vendrai, du moins, chèrement ma vie!

THÉRÉSINA. Ecoutez, écoutez! ils montent le grand escalier! Ah! de grace! rentrez dans votre appartement! Ce signal suffit, dites-vous?.. laissez-moi faire, il sera donné.

LE COMTE. Mais je ne dois pas souffrir que vous-même...

THÉRÉSINA. Hâtez-vous ! au nom du ciel... hâtez-vous !

LE COMTE. Mais songez-vous que c'est presque fuir ?

THÉRÉSINA. Que pouvez-vous contre le nombre ?

LE COMTE. Tous les assassins sont lâches et mon sabre me reste encore... (*Il va pour le prendre.*) Il n'est plus là !

THÉRÉSINA, *vivement.* Grand Dieu !.. Ah ! je l'ai porté dans votre chambre.

LE COMTE. Avec lui je puis défier tous mes ennemis. (*Il entre dans la chambre ; Thérésina s'élance sur ses pas, ferme vivement la porte et prend la clé.*)

## SCENE XIII.

THÉRÉSINA, *seule.*

Je le sauverai malgré lui... Un coup de pistolet tiré par le balcon, a-t-il dit... Comment parvenir... Ah ! j'y suis... De l'égarement, du délire... Après ce qui s'est passé... ils y croiront sans peine. (*Elle détache sa couronne, dénoue ses cheveux, jette son bouquet et se place sur le fauteuil comme si elle était évanouie.*)

## SCENE XV.

THÉRÉSINA, D. GOMEZ, MÉRINOS, *avec les pistolets du comte à sa ceinture. Suite de capucins.*

CHOEUR.

AIR *du Voyage.*

L'heure de la vengeance
Vient de sonner pour nous ;
Approchons en silence,
Pour assurer nos coups.

MÉRINOS. Thérésina toujours à la même place ! encore évanouie ! Elle y met le temps !

THÉRÉSINA, *sans se lever.* Espagne... vengeance !.. Arthur !

D. GOMEZ. Qu'entends-je ?...

MÉRINOS. Mais dans quel désordre la voilà ?...

THÉRÉSINA, *se levant.* Silence !.. silence !.. vous ne savez donc pas ?... Ils sont venus.

D. GOMEZ. Qui ?

THÉRÉSINA. Les Français... Ils sont là, dans cette chambre.

MÉRINOS, *effrayé.* Combien ?

THÉRÉSINA. Quarante mille !..

MÉRINOS. Quarante mille... dans cette chambre! A-t-elle perdu l'esprit?

THÉRÉSINA. Quarante mille... sans compter leur chef... un homme charmant... il s'appelle Arthur!.. Il m'a embrassée...

MÉRINOS. Qu'est-ce que j'entends là?

THÉRÉSINA.

AIR *de Céline*.

Il m'a dit que j'étais jolie;
Il a voulu prendre un baiser...
Dans l'intérêt de la patrie,
Je ne pouvais le refuser :
Puis mon bouquet qu'il sollicite...

MÉRINOS. En effet...

Son bouquet n'est plus à son sein...
Ah! monseigneur, donnez-moi vite
Une robe de capucin...

D. GOMEZ. Rassure-toi, tu vas être vengée comme nous...

MÉRINOS. Vengez-moi d'abord, car mon affront est tout frais... Scélérat de Français!..

D. GOMEZ. Enfonçons cette porte!

THÉRÉSINA. Arrêtez! arrêtez!... (*à part.*) C'est mon cousin qui a les pistolets... Si je pouvais m'en emparer! (*haut.*) Je suis Judith! Judith, entendez-vous?.. et le coupable m'appartient. Des armes! Dieu le veut... des armes!..

D. GOMEZ. Cette fois elle est inspirée.

MÉRINOS. Du tout, elle est folle!

TOUS. Folle!

MÉRINOS. Folle tout-à-fait.

THÉRÉSINA.

AIR *de la Folle*.

Trala, la, la, trala, la, la,
C'est Arthur que voilà.

MÉRINOS. Elle me prend pour Holopherne... c'est flatteur!

THÉRÉSINA.

Trala, la, la, trala, la, la,
Oui, c'est toi que voilà.

Oh! oui, je me souviens, tout à l'heure en ces lieux,
C'est toi qui captivais et mon cœur et mes yeux.
Oui, c'est bien mon Arthur, voilà bien son sourire,
Et son regard charmant qui cause mon délire

(*Elle l c resse.*)

Que ta figure est bien!

MÉRINOS. La raison lui revient.

THÉRÉSINA.

Que ton nom est joli!

(*Elle le repousse.*)

Mais, tremble! tu mourras! car tu viens dans mon ame
D'allumer des enfers la dévorante flamme!
Espagnols, hâtez-vous d'armer ici mon bras
Pour frapper l'ennemi qui s'attache à mes pas... (*bis.*)

(*Elle arrache les pistolets que Mérinos porte à sa ceinture.*)

Arthur! Arthur!

(*Elle tire un coup de pistolet par la fenêtre et vient se mettre devant la porte. Tous les capucins sont blottis dans l'appartement.*)

MÉRINOS. Sommes-nous quelqu'un de mort?.. Comptez-vous, comptez-vous!

(*Tambour, musique et galop de chevaux.*)

THÉRÉSINA. Ils ont entendu le signal!... (*Musique.*)

D. GOMEZ et MÉRINOS. Que signifie tout ce bruit?

THÉRÉSINA, *à la fenêtre.* Ce sont les Français! Il est sauvé!

TOUS. Les Français! Nous sommes perdus!

THÉRÉSINA. Monseigneur! monseigneur! (*Elle ouvre la porte.*)

## SCENE XVI.

LES MÊMES, *les* AIDES-DE-CAMP, CAVALIERS *et* FANTASSINS *entrant dans la chambre, les uns par la porte, les autres par la croisée.*

1er AIDE-DE-CAMP. Qu'avez-vous fait de notre chef?

## SCENE XVII.

LES MÊMES, LE COMTE.

LE COMTE. Vous le voyez, messieurs... et je dois mon salut au dévouement de cette jeune fille.

MÉRINOS. Fiez-vous donc aux Judith du jour!

THÉRÉSINA. Grace! monseigneur!.. grace pour eux!.. Thérésina vous le demande!

LE COMTE, *avec colère.* Grace! grace... Messieurs, vous m'aviez mis dans la situation de Charles XII à Bender, et, sans le secours de cette aimable enfant, vous ne me faisiez sans doute aucun quartier, car vous êtes Espagnols... Pour moi, qui suis Français, je vous pardonne, et je vous annonce, avec plaisir, une nouvelle qui vous fera oublier tous vos chagrins domestiques... L'armée française quitte l'Espagne.

MÉRINOS. Pour n'y plus revenir?

LE COMTE, *riant.* Oui, si vous êtes sages. Nous partirons au point du jour, messieurs.

THÉRÉSINA. Quoi ! monseigneur, vous allez partir !.. déjà!

LE COMTE. Vous êtes orpheline, Thérésina ?

THÉRÉSINA. Et je ne suis pas Espagnole.

LE COMTE. Rien ne vous attache donc ici ?

MÉRINOS, *s'avançant.* Ah! si fait, monseigneur.

THÉRÉSINA. Absolument rien.

MÉRINOS. Thérésina, vous m'affectez!

LE COMTE. Le caractère vindicatif des Espagnols m'est trop connu pour que je vous abandonne à leur ressentiment. Je vous emmène avec moi en France.

THÉRÉSINA, *tombant à genoux.* Ah! monseigneur...monseigneur!..

CHOEUR.

*Même chœur qu'au final du premier acte.*

Honneur (*bis.*) à ce héros qui de la France, etc.

THÉRÉSINA, *au public.*

AIR *sous ce chaume que tu méprises.*

De Judith, moi, je ne puis croire
Le récit vraiment trop affreux !
Et je crains bien que cette histoire
Ne soit un conte fabuleux.
Comment attendre d'une femme
Un trait pareil de cruauté ?...
La nature au fond de notre ame
A placé trop d'humanité.

CHOEUR.

Honneur (*bis.*) à ce héros, etc.

FIN.

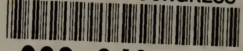
**Pièces nouvelles, chez Barba :**

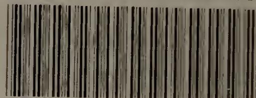
LE FILS DU PRINCE, opéra en 2 actes, de M. Scribe, musique de M. de Feltre.
LA MARCHESA, drame en trois actes.
UN NOVICIAT DIPLOMATIQUE, en un acte.
TOUT CHEMIN MÈNE A ROME.
UN ANTÉCÉDENT.
LE MARI, LA FEMME ET LE VOLEUR.
LA NAPPE ET LE TORCHON, drame en trois actes.
UNE FILLE A ÉTABLIR, vaudeville en deux actes.
TROIS ANS APRÈS, drame en quatre actes.
LE FILS ADOPTIF, vaudeville en un acte.
UN PREMIER AMOUR, comédie-vaudeville en trois actes.
CARAVAGE, 1599, drame en cinq actes.
MAL CONTENS de 1579, drame en cinq actes.
L'IDÉE DU MARI, vaudeville en un acte.

---

LA FRANCE DRAMATIQUE, *collection de pièces à* 30 *cent. Il y en a* 40 *en vente.*

THÉATRE PARISIEN, *choix de pièces nouvelles à* 20 *et* 30 *c.*




LIBRARY OF CONGRESS
0 028 940 944 0